Notes en souvenir de mon maître Caeiro

Alvaro de Campos

Fernando Pessoa

4IF .

J'ai fait la connaissance de mon maître Caeiro dans des circonstances peu ordinaires, ce qui est le cas de toutes circonstances, surtout lorsque sans être grand chose en soi, elles sont amenées à le devenir de par leurs conséquences. J'avais abandonné mes études d'ingénieur naval, en Écosse, alors que j'en étais aux trois-quarts. J'étais parti pour l'Orient. Au retour, alors que je débarquai à Marseille, je ressentis une grande lassitude à l'idée de continuer et je pris le chemin de Lisbonne par voie de terre. Un jour, un de mes cousins m'emmena en visite dans le Ribatejo. Il connaissait un cousin de Caeiro avec lequel il était en affaires, et c'est chez ce dernier que je rencontrai celui qui allait devenir mon maître. Je n'ai rien d'autre à raconter, car cela fut bref, comme toute fécondation. Je le vois encore d'une âme limpide et non troublée par les larmes du souvenir, car la vision que j'ai de lui est intérieure... Je le vois devant moi, et je le verrai peutêtre éternellement comme je l'ai vu la première fois. D'abord ces yeux bleus d'enfant qui n'a pas peur, puis ces pommettes légèrement saillantes, ce teint pâle et cet étrange air grec venu du dedans, ce calme qui n'est pas d'apparence car il n'émane ni de l'expression ni des traits. Les cheveux, presqu'abondants, sont blonds, mais ils foncent dès que la lumière faiblit. La taille est moyenne, ou un peu plus que moyenne, mais il est voûté, il a les épaules tombantes. Le geste est blanc, le sourire est comme il est, la voix est régulière, le ton est celui de quelqu'un qui ne cherche pas à dire autre chose que ce qu'il dit ni trop haut, ni trop bas, clair et débarrassé de toute arrière-pensée, de toute

hésitation, de toute timidité. Le regard bleu est insistant sans le savoir. Si quelque chose doit frapper l'observateur, c'est ceci : le front, sans être trop haut, est puissamment blanc. Je le souligne car cette blancheur qui rivalise avec la pâleur du visage, lui confère une sorte de majesté. Les mains sont relativement fines mais la paume est large. L'expression de la bouche, dernier endroit où s'arrête le regard, est celle d'un sourire comme celui que la poésie attribue aux belles choses inanimées, uniquement parce qu'elles nous plaisent - les fleurs, l'étendue des champs, celle de l'eau sous le soleil -, un sourire pour exister et non pour nous parler - comme si parler était moins qu'exister pour cet homme.

Mon maître, mon maître si tôt perdu! Je te revois dans l'ombre que je suis en moi, dans la mémoire que je conserve de celui qui est mort en moi... Ce fut lors de notre première rencontre... Je ne sais plus comment, mais il me dit :

 Voici un homme, Ricardo Reis, dont vous allez apprécier de faire la connaissance, il est très différent de vous.

Puis il ajouta:

- Tout est différent de nous, et c'est pour cela-même que tout existe.

Prononcée comme un axiome universel, cette phrase me combla d'un enthousiasme comme celui qu'on éprouve lors de toute première possession et elle me pénétra au plus profond de l'âme. Mais à l'inverse de la séduction, elle eut chez moi pour effet pratique de reconstituer dans toutes mes sensations une virginité soudaine qui n'avait jamais été mienne.

12k

Une fois, en évoquant cette conception directe des choses qui caractérise la sensibilité de Caeiro, je lui fis, non sans une pointe de perversité amicale, cette citation de Wordsworth où l'homme insensible est décrit comme suit :

A primrose by the river's brim A yellow primrose was to him, And it was nothing more.

Je traduisis: Une fleur au bord de la rivière était pour lui une fleur jaune et rien d'autre, faisant l'impasse sur le mot primrose, car j'ignore les noms des fleurs et des plantes.

Mon maître Caeiro se mit à rire :

 Cet homme simple voyait juste : une fleur jaune n'est en fait rien d'autre qu'une fleur jaune.

Mais soudain il réfléchit et se reprit :

 Il y a une différence, cela dépend si l'on considère cette fleur jaune comme l'une des diverses fleurs jaunes qui existent ou si on la considère isolément.

Puis il ajouta:

 Ce que votre poète anglais voulait dire, c'est que pour cet homme-là, cette fleur jaune était une expérience banale ou une chose déjà connue. Or c'est cela qui ne va pas. Chaque chose que nous voyons, nous devons toujours la voir pour la première fois, parce que c'est vraiment la première fois que nous la voyons. Ainsi, chaque fleur jaune est une nouvelle fleur jaune, même s'il se trouve que c'est la même qu'hier. Nous, humains, ne sommes plus ce que nous étions hier, et il en va de même pour la fleur. Son jaune lui-même peut déjà être différent. Il est dommage que nous n'ayons pas les yeux qu'il faut pour savoir cela, car alors, nous serions tous heureux.

¥3 k

Mon maître Caeiro n'était pas un païen : il était le paganisme même. Ricardo Reis était un païen, Antonio Mora était un païen, Fernando Pessoa lui-même serait un païen s'il n'était pas une pelote enroulée en dedans. Mais Ricardo Reis est païen par caractère, Antonio Mora est païen par intelligence et je suis païen par révolte, c'est-à-dire par tempéra-

ment. Chez Caeiro, il n'y avait pas d'explication pour le paganisme, il y avait consubstantiation.

Je vais essayer de m'expliquer de la façon dont on explique les choses inexplicables: lâchement, par l'exemple. Une des choses qui nous touchent le plus lorsque nous nous comparons aux grecs, c'est l'absence chez eux de concept d'infini, leur répugnance à l'égard de l'infini. Or, mon maître Caeiro partageait au plus haut degré ce même non-concept. Je vais m'efforcer de reproduire ici avec la plus grande exactitude possible l'étrange conversation où il me le révéla.

Tout en commentant l'un des poèmes du Gardeur de Troupeaux, il me raconta qu'un jour il avait été qualifié de poète matérialiste. Sans estimer ce terme tout à fait juste, parce que la justesse d'un mot ne saurait définir mon maître Caeiro, je lui dis cependant que je ne trouvais pas du tout absurde cette qualification. Je lui expliquai plus ou moins bien ce qu'est le matérialisme classique.

Caeiro m'écouta avec une expression d'attention douloureuse, puis dit brusquement :

- En voilà une belle ânerie. C'est une histoire de prêtres sans religion, et par conséquent sans la moindre excuse.

Je fus interloqué et lui fis remarquer plusieurs ressemblances entre le matérialisme et sa propre doctrine, si l'on fait abstraction de la poésie de cette dernière. Caeiro protesta :

- Mais tout est dans ce que vous appelez poésie. Et ce n'est même pas de la poésie, c'est voir. Ces matérialistes sont aveugles. Vous dites qu'ils prétendent que l'espace est infini. Mais où donc ont-ils vu cela dans l'espace?

Et moi, ne sachant plus à quel saint me vouer :

- Mais vous, ne concevez-vous pas l'espace comme infini? N'arrivez-vous pas à concevoir l'espace comme infini?
- Je ne conçois rien comme infini. Comment pourrais-je concevoir que quelque chose est infini ?

- Ecoutez, dis-je, supposez un espace. Audelà de cet espace, il y a encore de l'espace, et après, il y en a encore, et encore, et ainsi de suite... Cela n'en finit pas...
- Pourquoi donc ? dit mon maître Caeiro. Il y eut comme un séisme sous mon crâne.
- Supposez que cela finisse, criai-je, qu'estce qu'il y aura après ?
- Si cela finit, il n'y a rien après, répondit-il. Ce genre d'argument, à la fois infantile et féminin, donc imparable, me ligota l'esprit un bon moment. Puis une question finit par m'échapper:
- Mais vous arrivez à concevoir cela?
- À concevoir quoi ? Qu'une chose ait des limites ? Et comment ! Ce qui n'a pas de limites n'existe pas. Exister, c'est admettre l'existence d'autre chose et par conséquent la limite de chaque chose. Qu'est-ce qu'il y a de si difficile à concevoir qu'une chose est une chose, et qu'elle n'a pas à être une autre chose qui se trouve plus loin ?

À ce moment-là, j'eus la sensation charnelle que je n'étais plus en train de discuter avec un autre homme, mais avec un autre monde. Je fis une dernière tentative, un détour que je me forçai à considérer comme légitime.

- Écoutez, Caeiro... Voyez les nombres... Où finissent-ils donc? Prenons-en un au hasard: 34, par exemple. Après 34, il y a 35, 36, 37, 38, et ainsi de suite sans pouvoir s'arrêter. Si grand que soit un nombre, il en existe toujours un qui lui est supérieur...
- Mais ce ne sont que des nombres, protesta mon maître Caeiro. Puis il ajouta avec toute la formidable enfance de son regard :
- Qu'est-ce que 34, en réalité?

₹4F

Il y a des phrases soudaines, profondes parce qu'elles viennent de loin, qui définissent un homme, où plutôt par lesquelles un homme se trouve défini sans définition. Je ne peux pas oublier celle par laquelle Ricardo Reis s'est un jour défini devant moi. Nous parlions de mentir, et voici ce qu'il me dit :

- J'abomine le mensonge parce que c'est une inexactitude

Ricardo Reis est là tout entier – passé, présent, futur.

Mon maître Caeiro n'a jamais rien dit d'autre que ce qu'il était, c'est pourquoi la moindre de ses phrases, écrite ou dite, peut servir à le définir, surtout à partir de la période qui commence au milieu du *Gardeur de Troupeaux*. Mais parmi toutes les phrases qu'il écrivit et qui sont imprimées, parmi toutes celles qu'il lui arriva de me dire et que je rapporte ou ne rapporte pas, celle qui le contient avec le plus de simplicité, il me l'a dite un jour à Lisbonne. Il était question de je ne sais quoi concernant les relations de chacun avec soi-même, et je lui demandai à brûle-pourpoint:

- Vous êtes content de vous ?
- Il me répondit :
- Non, je suis content.